

naufage. Cela va de soi, car la vérité est une, comme Dieu son principe, et si on ne la respecte pas comme on le doit sur un point, on finit bientôt par le mépriser sur tous les autres.

Un des grands malheurs de notre époque, et il faudrait que des milliers de bouches le proclamassent chaque jour sur tous les toits, c'est cette peur qu'ont de la vérité pure et simple grand nombre de catholiques, c'est le tourment qu'ils se donnent pour l'amoindrir en face de l'erreur, pour la plier aux exigences du funeste esprit, qu'on appelle l'esprit moderne. Ah! s'écrient d'aucuns, en entendant un homme de cœur apprécier tout à un point de vue vraiment catholique, ah! de grâce, ne parlez pas ainsi. Dans ce que vous dites il y a du vrai sans doute, mais vous exagérez un peu en poussant trop loin les principes; vous froissez par là les idées qui ont cours; vous allez vous faire des ennemis et perdre votre popularité. Gardez donc le silence ou au moins parlez un peu plus à mots couverts afin de ne pas choquer les oreilles susceptibles. — Mais, mon Dieu! disent d'autres, que faites-vous? vous irritez les adversaires; vous ne ménagez pas assez leurs opinions; vous dites la vérité trop crûment; adoucissez-la, atténuez-la un peu; faites quelques concessions; en procédant ainsi vous les gagnerez peut-être. Si, au contraire, vous continuez à parler comme vous faites, vous allez vous attirer la guerre, et c'est à la paix cependant qu'il faut riser avant tout. — Juste ciel, reprennent certains autres en se pâmant, voyez donc où vous allez! Point de fanatisme, s'il vous plaît. Vous manquez à la charité et au respect que vous devez aux personnes; vous n'avez pas de modération. Ne savez-vous pas que M. un tel qui est un homme vraiment aimable, magnifique, puissant, ministre même, a des idées diamétralement opposées aux vôtres? Or, vous le blessez, vous le contristez, vous manquez aux égards que vous lui devez en parlant carrément comme vous le faites. La vérité a bien ses droits, mais la charité a les siens aussi: ménagez donc ce monsieur; n'énoncez pas de vérités qui lui déplaisent. — Bah! disent encore quelques-uns, pourquoi vous démenter ainsi? Laissez donc faire; l'erreur que vous combattez n'est pas si considérable après tout; il ne faut pas remuer ciel et terre pour un rien. La paix! la paix!!

Que d'autres sottes et perverses choses ne dit-on pas pour fermer la bouche de celui qui a le courage de la vérité! On n'en finirait point si l'on voulait énumérer toutes les pauvretés, les sophismes que mettent en avant des catholiques, des hommes pieux même pour amener leurs frères à sacrifier quelque chose de la vérité. Ce qu'il leur faut, à eux, parce qu'ils sont lâches et peureux, c'est de la conciliation, et ils en veulent même aux dépens des principes immuables. Le P. Hyacinthe a été un de ceux-là. Lorsque déjà il menaçait d'être un ange déchu, il trouvait bien rude et bien dur M. Ls. Veuillot qui voulait le ramener à la vérité. *Durus est hic sermo*, vous parlez bien durement, répondait-il. — Peut-être; mais, prenez garde; les perfides Juifs ont tenu le même langage à la Vérité incarnée. *Durus est hic sermo*; oui, il est dur parfois d'entendre la vérité, mais il faut pourtant l'accepter, si l'on veut rester dans la voie qui mène à la vie.

Que d'autres sont encore aujourd'hui dans les idées qu'a caressées le P. Hyacinthe! L'on sait qu'il en est même parmi eux qui portent des noms illustres et qui ont rendu des services à la religion. Notre Canada, malheureusement, compte aussi dans son sein des catholiques pieux qui sont libéraux. Il est enfin temps d'ouvrir les yeux et de réfléchir sur les conséquences funestes de ces doctrines libérales qui font de si tristes victimes. Dès 1866, M. Ls. Veuillot, dans une excellente brochure intitulée: *L'illusion libérale*, prédisait ce que nous voyons actuellement se réaliser.

Il est trop évident que dans l'état présent du monde, disait-il, le libéralisme catholique n'a aucune valeur ni comme doctrine,

ni comme moyen de défense de la religion; qu'il est aussi incapable d'assurer l'Eglise dans la paix que de lui procurer le moindre avancement et la moindre gloire. Il n'a été qu'une illusion; il n'est qu'une obstination et une attitude. On peut prédire son destin. Promptement abandonné des intelligences généreuses, auxquelles il doit un certain éclat de sentiment, *il ira s'engouffrer dans l'hérésie générale*. Puissent les adeptes qu'il y entraînera ne pas se transformer en ardents persécuteurs, suivant l'ordinaire conséquence des faibles têtes qu'envalit le faux esprit de conciliation! Certains esprits semblent faits pour l'erreur, comme certains tempéraments pour la maladie. Tout ce qui passe d'insalubre s'accroche là: ils sont pris au premier vent et au premier sophisme; ils sont le partage, le butin, la chose des puissances de l'air; et l'on peut les définir comme l'antiquité définissait l'esclavage: *non tam viles quam nulli*.

Nous avons dit qu'un grand malheur, un grand danger de l'époque, c'est de voir un nombre considérable de catholiques, même pieux, se laisser prendre aux pièges du libéralisme. Pour qu'on le retienne bien et qu'on soit sur ses gardes, nous citerons de nouveau ce qu'écrivait Pie IX, le 4 novembre 1868, aux rédacteurs du *Catholique*:

« Des opinions équivoques et captieuses ont été introduites il y a longtemps par une fausse philosophie et propagées par les charmes trompeurs de la liberté. Répandues, davantage et fortifiées par une suite continue d'événements désordonnés, elles n'ont pas seulement ouvert à l'impiété et à la révolte une large voie, mais, ce qui n'est peut-être pas moins affligeant, elles ont envali aussi un grand nombre d'esprits pieux... »

« Ils savent cependant que ces opinions ont été souvent réprouvées par nos prédécesseurs, et frappées par Nous d'une condamnation plus claire encore; mais, pleins de complaisance pour leur sens propre, ils estiment que les enseignements Apostoliques sont susceptibles d'une plus large interprétation; et jugeant que ces opinions, restreintes à des limites déterminées, ne répugnent nullement à la saine doctrine, ils proclament encore qu'en soi elles sont inoffensives, qu'elles sont même utiles. »

A propos d'avoine de la Norvège

M. le correspondant de la *Minerve*, dont il a été question dans la *Revue*, sait bien des choses touchant la *Gazette des Campagnes*, ce qui se fait à Ste. Anne, par où il a passé, il y a dix jours, dit-il. Oui, en effet, ce Monsieur a passé par Ste. Anne; il y en a même qui disent qu'il y a séjourné, mais que bien des dix jours se sont écoulés depuis qu'on l'a prié d'évacuer la place. Des mensonges dont il a tissé sa correspondance, nous extrayons le suivant: Parlant de M. Perrault, il dit: « Pourquoi M. Perrault mérite-t-il le blâme à si juste titre? Parce qu'il a vendu \$5 le minot du blé qui valait à peine sept chelins. Mais que dire de la *Gazette* et de ses directeurs, qui ont vendu au prix exorbitant de \$11 le minot de l'avoine de Norvège, quand les cultivateurs du comté de Portneuf vendaient de l'avoine de même espèce au prix de un écu à trois chelins! »

Les directeurs de la *Gazette* n'ont pas eu à s'occuper de l'avoine de la Norvège; c'est l'affaire de M. Proulx seul, comme le sait bien le public. Si ce Monsieur a rendu cher cette avoine, c'est qu'il l'a payé cher: personne assurément ne saurait l'obliger à sacrifier ce qu'il a. A Portneuf, paraît-il, on était déjà en possession de l'avoine de la Norvège, et là elle était à bon marché! Heureux Portneuf, il a vu bien des choses!

Voici ce que dit le *Constitutionnel* sur le sujet qui nous occupe. Nous le citons avec d'autant plus de plaisir que M. le